Desbiens, Patrice. *Le quotidien du poète*. Sudbury : Prise de parole, 2016. 57 p.

« Tout est sépia / Tout est sapin / Tout est hiver ». Cette citation tirée du nouveau recueil de Patrice Desbiens pourrait peut-être servir de capsule pour en évoquer l'atmosphère méditative. Le poète, âgé, retrace son parcours depuis Timmins, ville minière du nord de l'Ontario, où la langue française est minoritaire, jusqu'à Montréal, la grande ville nord-américaine de la francophonie. L'auteur de « La chérie canadienne », dans son recueil *L'espace qui reste* en 1979, déplorait la situation des francophones minoritaires – il était alors « le franco-ontarien / cherchant une sortie / d'urgence dans le / woolworth démoli / de ses rêves », qui « trébuchait » sur sa langue et dont la sœur avait « honte de / parler français ». En 2016, il revient sur son passé, sur ce Timmins qui lui brise le cœur : « La ville de Timmins est fermée pour cause de fin du monde / [...] / Ca fait mal quand je respire ». Depuis de nombreuses années, son quotidien est devenu montréalais ; il habite à présent la culture du poète Emile Nelligan, comme il se plaît à le rappeler lorsque le ciel est enneigé ; il observe la rue Sainte Catherine, artère vivante de la ville. Et les temps ont changé ; Desbiens se situe résolument dans les tumultes du vingt-et-unième siècle et d'un monde qui se désagrège dans la pauvreté de la globalisation et de ses conséquences.

Malgré une pensée en voyage, le poète, lui, s'est ancré, en toute humilité : il ne crée pas sa poésie ; il la recueille, l'observe, la voit surgir ou s'abattre sur lui. Elle vient à lui, bien plus qu'il ne la révèle : « Mon crayon est / baguette de sourcier / Il devine / je deviens ». Le poète se fait tout petit et ne se départ plus des petits gestes d'une simple routine comme s'il ne voulait pas se faire remarquer : il fréquente les cafés, déambule dans les rues, contemple le ciel. Il est un flâneur du nouveau siècle, non par oisiveté et nonchalance, mais en signe de modestie et par la force de l'âge. Le ton est mélancolique ; les images, transparentes mais puissantes, s'ouvrent à la mort. Il avoue qu'elle lui « tape sur / l'épaule / [lui] demande l'heure », lui prend ses amis un à un. Elle le « colle » quand il se réveille la nuit ; lui « se prend en / otage / dans la fosse commune » des photos-souvenirs. Il sent les horloges qui le guettent et l'attendent, inexorablement.

Dans son écriture fine, chargée de rares mots très lourds, le poète égrène de petits textes comme pour compter les heures passées, les heures présentes et celles qui ne seront pas. Dans *Le quotidien du poète*, Desbiens se penche, comme il l'a toujours fait, sur la mythique double solitude du Canada, celle du français et celle de l'anglais, et la réinterprète aussi, cette fois à

l'usage des poètes : « On connaît / les deux solitudes / quand on est / poète : / la nôtre et / celle des / autres ».

Marie Charpentier